Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

PSEUDO-CÉSAR, *Guerre d'Afrique*, texte établi et traduit par A. BOUVET, revu, corrigé et augmenté par Jean-Claude RICHARD : Paris, Les Belles Lettres, 1997, LXV-145 pages, dont 89 doubles.

Le nom donné à l'auteur de la *Guerre d'Afrique* est le symbole même de l'*aggiornamento* de ce texte, puisque toute apparente référence à une authenticité césarienne de l'ouvrage, que ne soutenait d'ailleurs point A. BOUVET, est clairement abandonnée. Dans l'avant-propos de cette édition revue et corrigée, J.-Cl. RICHARD en énonce brièvement les données essentielles. Il rappelle que la première édition fut en général accueillie avec faveur et suscita peu de réserves ; aussi n'y apporte-t-il qu'un nombre limité de modifications. Le texte a été corrigé sur cinq points et l'apparat sur deux, uniquement pour mise en conformité avec le texte retenu. La traduction et sa présentation (ponctuation, etc.) ont été rectifiées ou améliorées dans les limites imposées par la nécessité de respecter dans son ensemble la mise en pages : une soixantaine de retouches au total selon le réviseur. Le travail de ce dernier consiste finalement pour l'essentiel en une remise à jour bibliographique qui s'imposait effectivement. Tout d'abord a été ajouté à l'introduction un « Complément bibliographique » de onze pages (p. LV-LXV) comprenant principalement des études postérieures à la parution de l'ouvrage, mais aussi quelques travaux utiles qu'A. BOUVET n'avait pas mentionnés ; pour la même raison, le texte de certaines notes a été modifié et complété, ainsi que l'*Index nominum*, mais, de plus, le réviseur a fort justement remanié l'organisation de ce dernier en fondant rigoureusement la distribution des rubriques sur l'ordre alphabétique des *nomina*. D'autres formes de normalisation, mineures mais nécessaires, ont été réalisées : vérification de l'exactitude et de la précision des références, rectification de la numérotation des notes, le n° 99 ayant été « sauté » dans l'édition originale ; p. XX, la date de retour à Rome de César a été corrigée : le 25 mai 46, et non le 26 comme l'écrivait A. BOUVET.

Bref, J.-Cl. RICHARD a assuré dans les meilleures conditions à l'édition de la *Guerre d'Afrique* la modernisation qui lui était indispensable.

J. HELLEGOUARC'H.

VALÈRE MAXIME, *Faits et dits mémorables*, tome II, livres IV-VI, texte établi et traduit par Robert COMBÈS (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1997, XI-271 pages dont 203 doubles.

Ce tome II confirme la bonne impression laissée par le précédent. Le texte qu'il nous présente innove sur plusieurs points. C'est le cas en 4,1,9 (atque is sine *BM*) où R. COMBÈS (*atqui is sine*) améliore celui de C. HALM (*atqui sine*) ; en 4,1,14 où, s'il doit quelque chose à une conjecture de K. KEMPF, le texte retenu (*si* ⟨*negas*⟩, *negat*) « permet de rester au plus près de la leçon fournie par la majorité des manuscrits, *se negat* » (p. 10, n. 16) ; en 4,3 (p. 20, 1,8) où la séquence *infamia flagrat linguis*, à l'intérieur de laquelle certains introduisent la croix de perdition entre le deuxième et le troisième mot, est réhabilitée (p. 20, n. 1) et interprétée de manière convaincante. Il nous paraît d'autre part qu'en 5,3 *ext* 3 g (p. 102,6 1. avant la fin), *is* est adventice et doit, comme tel, disparaître. Signalons

d'autre part quelques rectifications souhaitables sur les pages de droites : elles concernent 4,1, *ext* 7 (p. 15), 4,3,14 (p. 29, 1.5), 5,2,7 (dernière l.), 5,4 *ext* 4 (p. 111, 1.2) et 5,9,2 (p. 134, 1.6) où il faut respectivement lire σοφίᾳ, *languentibus*, *merito*, *Iunonis* et *patientia*. De l'apparat, nous dirons seulement qu'il est clair et semble complet. Tout au plus peut-on relever qu'aucune mention n'y est faite en 4,6, *ext* 3 de la lacune signalée dans le texte (et p. 49, n. 8) et qu'en 5,9,4 *dd.* est bien sûr à lire *add.*

On retrouve dans la traduction les qualités de précision et d'élégance auxquelles, comme le volume précédent, celui-ci doit plus d'une réussite, et ce dès le préambule de 4,1. Aussi les remarques qui suivent concernent-elles des points de détail : cf. 4,3,8 où nous serions enclin à rendre de manière plus simple que R. COMBÈS ne le fait les mots *praeclare secum actum existimans*; 4,1,7, 4,3,2, 5,2,9, et 5,6,8 (p. 123, 1.1) où *etiam* et *quoque* (qui correspondent à deux des *noui gradus moderationis* de la dernière phrase), *intemperantiae*, *memor* et *onere* ont été respectivement « gommés ». En 5,1,1 c d'autre part, rien ne correspond à *officia* sur la page de gauche (où la traduction proposée ne saurait au demeurant être conservée telle quelle). Même remarque en ce qui concerne *grauibus* en 6,5,5. Ajoutons qu'en 4,8,3, « cent cinquante » est sans doute à modifier en « quinze », tandis qu'en 5,1,9, « bien des guerres » ne rend pas tout à fait *magna bella*. En 5,6,3 et 5,9,2 (p. 134, 1.19), Il faut bien sûr lire « Genucius » et « la ». Mais, répétons-le, tout cela n'est que vétille.

Qu'elles accompagnent la traduction ou qu'elles soient regroupées à la fin du volume (p. 205-255), les notes projettent sur un texte riche en allusions de toute sorte un éclairage bienvenu. Quelques-unes appellent des retouches ou des compléments. C'est le cas de la n. 16 à 4,1,14 où il convient de lire « a été préteur en 54 » et non « a été élu préteur en 54 », de la n. 12 à 4,4,10 (où l'on corrigera « Megallia » en « Megullia » et *cognomen* en *praenomen*), de la n. 7 à 4,5 *ext* 1, de la n. 23 à 5,1 *ext* 5 (où on lira « Calvinus »). Le seul point sur lequel nous soyons en désaccord avec R. COMBÈS concerne paradoxalement un passage de son futur tome III. Il a trait à 8,9,1 dont R. COMBÈS invoque le témoignage p. 34, n. 2. Aucun doute n'est possible : le Valérius qui, à en croire ce texte, était censé avoir apaisé la première sécession n'est pas Publicola, comme on le lit parfois (cf. déjà C. HALM, dans l'édition Teubner de 1865, p. 552). Il s'agit au contraire de M' Valerius Maximus, son frère, conformément à une tradition attestée chez Cicéron (*Brut.* 54), sur l'*elogium* qui fixait la geste de ce personnage (A. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae* 13, 3, nr. 60 et 78) et chez Plutarque (*Pomp.* 13, 11).

Parmi les compléments possibles à ce tome II, nous mentionnerons celui qui concerne la n. 16 à 4,1,14, où il était souhaitable de préciser la portée du privilège consenti par le sénat à Caton d'Utique : cf. T. MOMMSEN, *D.P.R.* 2, p. 232 n. 1. À quoi l'on peut ajouter 5,3,4 où l'évocation de la mort de Cicéron se clôt sur une *sententia* qui fait directement écho au passage correspondant de Tite-Live dans son livre 120; 6,1,3 où les *acerbae exequiae* de la dernière phrase sont indissociables du *funus acerbum*, rapprochement qui n'est pas sans conséquence sur la traduction; 6,4,1 b enfin où, mis dans la bouche de T. Manlius Torquatus, les mots *nec uos meum imperium perpeti poteritis* se rattachent sans doute au thème des *Manliana imperia*.

Mais R. COMBÈS ne pouvait tout dire. On lui saura gré d'être allé à l'essentiel et d'avoir déjà fait beaucoup pour Valère Maxime.

Jean-Claude RICHARD.

HYGIN, *Fables*, texte établi et traduit par Jean-Yves BORIAUD, C. U. F. : Paris, Belles Lettres, 1997, 230 pages dont 172 pages doubles.

On ne peut que se réjouir de la parution de ce livre qui donne une traduction française des « *Fables* » mythologiques d'Hygin. L'œuvre de ce mythographe est importante pour les littéraires, philologues et éditeurs de textes. À vrai dire, ce livre vaut essentiellement comme traduction d'un texte qui reproduit les grandes éditions, même si ont été pris en compte, dans l'apparat critique, les fragments restants de deux manuscrits. L'introduction et le commentaire sont en effet particulièrement restreints. Et lorsque des notes complémentaires sont données soit en bas de page, soit en fin de volume, on éprouve le plus souvent de profondes déceptions, voire de graves inquiétudes. Une rédaction confuse est ainsi parfois du plus mauvais effet : dès l'*Introduction*, p. XXVI, le récit de *fab.* 7 n'a pas pour titre *Ino Euripidis, quam scribit Ennius*, mais *Antiopa*, au moins dans l'état du texte édité : il faut donc supposer qu'il s'agit d'une allusion cachée à une ligne manquante de l'apparat critique, à moins qu'il ne faille procéder à une déduction à effectuer à partir de *fab.* 8 : *Eadem Euripidis quam scribit* [*Ennius*] ⟨*Pacuuius*⟩ ? Il reste que, pour un lecteur non averti, une confusion n'est pas à exclure avec *fab.* 4 : *Ino Euripidis*, qui concerne un tout autre cycle mythologique.

La *Quellenforschung* est succincte, au point d'être arbitraire, voire fausse. Certes ces histoires mythologiques mêlent tellement de sources diverses et correspondent souvent à des versions si rares du mythe qu'un commentaire, sinon exhaustif, tout au moins sérieux, aurait dépassé le seuil de pages toléré par la Collection. Mais il fallait alors choisir un parti et s'y tenir. Ainsi lorsque le récit mythique sous-tend un sujet de tragédies tout à la fois grecques et latines, en particulier d'époque républicaine, la version choisie par les différents tragiques n'est pas contenue systématiquement dans le seul titre de la pièce. On ne comprend pas ainsi dès l'*Introduction* les affirmations gratuites et les déductions arbitraires qui conduisent l'auteur à attribuer, sans autre preuve que sa conviction personnelle, des pièces à un tragique donné à l'exclusion de tout autre. Ainsi dans la même page XXVI de l'*Introduction*, la *fab.* 4 que j'ai déjà évoquée est attribuée, chez les tragiques républicains latins, au seul Ennius, alors qu'Accius présente aussi une pièce avec le même titre. Certes J.-Y. BORIAUD a eu raison de ne pas évoquer cette tragédie. Il aurait été en revanche bien inspiré de rappeler à ce sujet que la trame narrative de l'*Athamas* d'Accius pouvait être éclairée par le récit de *fab.* 2 *Ino*. L'une des sources d'Hygin pourrait même se trouver chez ce tragique au point que deux fragments acciens accompagnés des lemmes de Nonius (191 et 194 Ribb. = 155 et 161 W = 432-433 de mon édition) présentent des similitudes lexicales ou contextuelles avec le passage suivant du mythographe : *(Ino) ...iniit consilium* ***cum totius generis matronis et coniurauit*** *ut fruges* ***in sementem*** *quas daret* ***torrerent*** *ne nascerentur,* ***ita ut*** *cum sterilitas et penuria frugum esset, ciuitas tota partim fame, partim morbo interiret.* De la même façon le récit de *fab.* 88 *Atreus* qui concerne notamment l'histoire de Thyeste violant sur la route du second exil sa fille Pelopia, d'où naîtra Égisthe, est à référer, d'abord et avant tout, à Accius *Pelopidae*. Et quand l'auteur évoque Accius, c'est d'une manière erronée par rapport à sa propre édition : ainsi en va-t-il d'*Erigone*, qui, p. XXVI de l'*Introduction* est confrontée à *fab.* « XXII », alors qu'il faut lire CXII. Je ne poursuivrai pas ce catalogue qui deviendrait vite fastidieux, voire méchant.

On a seulement l'impression d'une édition faite à la hâte, à moins que la matière, très lourde, ait un peu troublé son commentateur. On en prendra pour preuve cette grossière erreur que je veux considérer comme un lapsus : p. 127, *fab.* CLXXVII, 2, le récit contient un passage en vers célébrant le *Septentrio maior*. Or ces vers

sont identifiés p. XXIV de l'*Introduction* comme des crétiques. Il suffisait pourtant de pratiquer une scansion scolaire pour que soient identifiés des hexamètres dactyliques, dès le premier vers de la séquence :

Tūquĕ Lў̆|cāŏnĭ|aĕ mū|tātăe| sĕmĭnĕ| nўmphăe

La raison de cette faute tient, je pense, à un mélange qui s'est opéré entre l'apparat critique et la leçon choisie : on lit dans l'*editio princeps* « Crataeis » et chez *Rose* « Creticis » au lieu de la leçon *St.* retenue par l'auteur « arateis ». Les vers aratéens se sont ainsi métamorphosés, par confusion mentale, sinon en des cratéens, tout en moins en des crétiques !

L'étourderie ponctuelle se pardonne; des récidives trop fréquentes se combattent par un effort d'attention. C'est là le gros reproche que j'adresserai à cette édition. Le travail d'établissement d'un texte, de traduction et de commentaire ne se fait pas à la légère. Il ne s'improvise pas. Il demande du temps, beaucoup de soin et de rigueur qui font la qualité d'un travail philologique en profondeur. Telles ne sont pas les vertus de cet ouvrage.

J. DANGEL.

DRACONTIUS, *Oeuvres*, vol. 4 : *Poèmes profanes VI-X. Fragments*, texte établi et traduit par E. WOLFF : Paris, C. U. F., Les Belles-Lettres, 1996, XV et 235 pages dont 83 doubles.

Nous avons déjà eu l'occasion de saluer ici-même (*R. É. L.*, 74, 1996, p. 323-326) la parution du premier volume des *carmina profana* de Dracontius, dû à la collaboration de J. BOUQUET et E. WOLFF, et avec ce volume se termine la publication de l'œuvre du poète africain. On trouvera donc dans le présent recueil l'*epithalamium in fratribus*, l'*epithalamium Ioannis*, le *De raptu Helenae*, la *deliberatiua Achillis* et *Médée*. Suivent le *de mensibus* et *de origine rosarum* sur lesquels les auteurs se sont expliqués au volume 3, p. 9-10 et deux très brefs fragments. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous disions du choix, à la fois constant et sans dogmatisme, de préférer chaque fois que le sens est possible la leçon du manuscrit *N*, seul manuscrit complet du recueil des *Romulea* et les améliorations décisives qu'il apporte à un texte qui a excité la sagacité des correcteurs de façon souvent parfaitement injustifiée et dont E. WOLFF analyse les errements avec la plus grande pertinence et aussi la plus grande modestie dans ses notes qui sont, comme dans les volumes précédents, plutôt un véritable commentaire du texte. Chaque pièce y est méthodiquement analysée, les techniques poétiques du poète y sont étudiées avec soin, ainsi que les principaux faits de langue, sans perdre de vue l'unité du recueil. Tout cela fournit un ensemble de première importance et qui rendra les plus grands services aux lecteurs de cette poésie qui n'est pas sans difficulté. Notons enfin à titre d'exemple de la réflexion de l'éditeur quelques corrections qui nous paraissent révélatrices à la fois de sa méthode et des améliorations qu'elle propose : *uere reatus* (*Epith. Ioann.* 5) qui donne un sens excellent face au texte presque inintelligible de *N uere creatus* qui a pourtant séduit quelques éditeurs, et ce, malgré la difficulté métrique soulevée en note, au terme d'une analyse extrêmement convaincante à la fois du passage et du mot proposé en correction, ou encore le très fin *cum uita superstes / restat adhuc cum regna petunt, [cui] pellis arietis / imminet et coniux dabitur Medea sacerdos* en *Med.* 212 à partir d'un texte plus sybillin encore dans le manuscrit *cum uita superstes / restat adhuc quem regna petunt cui pellis aurata / imminet et coniux dabitur Medea sacerdos* avec la lumi-

neuse justification en note. Tout cela, qui était déjà le propre des volumes précédents, parachève dignement cette édition désormais de référence d'un poète que les quatre éditeurs, C. MOUSSY, C. CAMUS, J. BOUQUET et E. WOLFF, nous ont donné à lire dans un travail exemplaire qui leur fait honneur et rend à ce poète méconnu, mais qui vaut sans doute mieux que le sort qui lui a été réservé jusqu'ici, un bien bel hommage.

B. BUREAU.

Bibliothèque Augustinienne.

La doctrine chrétienne (*De doctrina christiana*). Texte critique du *CCL*, revu et corrigé, introduction et traduction de Madeleine MOREAU, annotation et notes complémentaires d'Isabelle BOCHET et Goulven MADEC, *Bibliothèque Augustinienne* (*Œuvres de saint Augustin*) 11/2 : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1997, 626 pages.

Voici donc, longtemps annoncée, longtemps laissée sur le métier, publiée enfin l'an passé, la nouvelle traduction introduite et commentée, avec texte latin, du *De doctrina christiana*, qui remplace celle procurée en 1949 par G. COMBÈS et J. FARGES (n°11 de la *BA*). Reconnaissons-le tout de suite, et de bon cœur : d'une publication à l'autre le progrès ne fait pas de doute.

Il n'est pas question de résumer la richesse profuse, et pourtant souverainement maîtrisée, de quatre livres à la curieuse gestation (en deux temps : 396-397, jusqu'en III, xxv, 35 — puis trente ans plus tard [426], après découverte par Augustin dans sa bibliothèque, au moment de la rédaction des *Retractationes*, du manuscrit en suspens, reprise au point exact d'arrêt, comme si de rien n'était, et achèvement). Je rappellerai uniquement, pour faire court, et même caricatural, que ces livres traitent de technique exégétique et d'« homilétique » (ou plutôt de « communication oratoire »).

Un volume de la *BA*, on le sait, se compose d'une introduction, du texte latin (le plus souvent emprunté à une édition critique, mais révisé) et de sa traduction, avec brève annotation infrapaginale (références scripturaires entre autres), de notes complémentaires synthétiques et plus étendues, enfin d'*indices*. Le présent volume suit ce patron.

L'introduction, par M. MOREAU, p. 9-44, vise à l'essentiel, évoquant avec sobriété, et non sans élégance, toutes les questions d'ensemble. Sur trois points toutefois, abordés nettement, mais un peu brièvement, j'aurais aimé plus de précisions. Quel est le sens exact du titre ? Le « calque » français *La doctrine chrétienne*, « commode » (p. 22) si l'on veut, ne paraît pas plus parlant que tel démarquage humaniste — *Institution oratoire* (cf. p. 23, n. 19) ou *Dialogue des orateurs* ; à défaut d'une version moins opaque, une enquête philologique plus étoffée (et qui pouvait s'appuyer sur toute une littérature : p. 23, n. 18) n'aurait pas, je crois, indûment alourdi. Car là se greffe un problème plus vaste, à exposer avec l'ampleur idoine, compte tenu bien sûr du cadre : à qui au juste était destiné le *De doctrina* ? S'agit-il d'un manuel dessinant le programme d'une « culture chrétienne » toute centrée sur l'interprétation de l'Écriture, ou de directives destinées à former l'exégète professionnel, le prédicateur, bref d'une composition à finalité plus étroitement cléricale, ou bien encore des deux à la fois, sans distinction ? Il en va de la portée de l'œuvre, et non seulement de sa place dans la pensée d'Augustin, mais de son rôle dans l'histoire intellectuelle de l'Antiquité tardive, du Moyen Âge, et au-delà encore ; à cette occasion, rien n'interdisait de remettre plus décidément « en perspective »

les solutions défendues par H.-I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (4e éd., avec la *Retractatio*, Paris 1958), spéc. Troisième Partie « Doctrina christiana », p. 329-540 (voir l'art., mentionné n. citée, et utilisé dans la suite, d'E. KEVANE, « *De doctrina christiana*, a Treatise on Christian Education », *Recherches Augustiniennes* 4, 1966, p. 97-133). Aussi bien, le *De doctrina* eut une très large postérité, qu'il était assurément impossible de suivre dans toutes ses ramifications : mais ne devait-on pas par exemple glisser un mot de l'influence que l'ouvrage eut sur un Érasme, comme l'a prouvé C. BÉNÉ, *Érasme et saint Augustin*, Genève, 1969 (voir en particulier les listes rassemblées dans les « Annexes », p. 433-445 ; non indiqué) ? (L'introduction se clôt par une bibliographie substantielle, p. 44-50, la notice [en français] de *Retract.* II, 4 relative au *De doctrina*, p. 51, une analyse minutieuse livre par livre, p. 53-62, due à I. BOCHET, et détaillant le plan donné Introd., p. 15-21.)

Les 18 notes complémentaires se signalent par leur importance (p. 429-590). La simple énumération des titres le prouve : « La date de composition du prologue et les adversaires visés », « Grâce et médiations humaines », « Le cercle herméneutique », « Frui-uti », « Deus », « Herméneutique platonicienne ou herméneutique chrétienne ? », « Place de l'Écriture dans l'économie du salut », « Les signes », « Simplicité et profondeur mystérieuse de l'Écriture », « L'itinéraire spirituel : les sept degrés qui conduisent à la sagesse », « Le Canon des Écritures, la Septante et l'Itala », « L'interprétation allégorique des légendes et du culte païens », « Le juste usage de la culture », « La critique manichéenne de l'Ancien Testament comme arrière-plan du livre III », « Le culte chrétien et la liberté spirituelle », « Pluralité des interprétations scripturaires », « Le 'Liber Regularum' de Tyconius et sa présentation par Augustin », « L'idéal de l'orateur chrétien ». En vérité, les 17 premières, écrites par I. BOCHET, forment un solide *compendium*, sur des sujets aussi fondamentaux que le juste usage du créé et de la culture, la sémiotique et l'herméneutique augustiniennes... Le livre IV n'est l'objet que de la dernière note (p. 581-590 ; par G. MADEC), dont l'alerte aisance ne s'attarde pas à faire vraiment le point de manière topique : certaines formules (p. 582) nuancent, implicitement, et pour ainsi dire en passant, les considérations de l'Introduction sur le sens du *De doctrina* en général ; touchant le dernier livre lui-même, il aurait importé d'éclairer avec plus d'insistance la théorie des trois *dicendi genera* et les explications stylistiques de passages bibliques ou patristiques, dans leur rapport aux préceptes cicéroniens (ce n'était pas bien onéreux : la bibliographie spéciale qui termine la note montre que les travaux ici ne contraignent pas à avancer en *terra incognita*). Il est sans doute à regretter que l'indispensable élucidation philosophique et théologique, si remarquablement menée par I. BOCHET, ait pris le pas sur l'examen approfondi d'aspects plus « littéraires ».

Le texte est celui de J. MARTIN (*Corpus Christianorum Latinorum*, vol. 32, Turnhout 1962). Là, je confesserai une double insatisfaction. « Texte revu et corrigé », annonce la page de titre. « Revu », certes, et notamment à l'aide des travaux de C. SCHAÜBLIN (*Wiener Studien*, NF 8, 1974, p. 173-181) et de l'édition plus récente de M. SIMONETTI (1994), mais en des notes de bas de page dont l'appel se fait sur la traduction — d'où une gymnastique incommode pour qui ne lit que le latin ; et les indications manquent parfois de clarté : ainsi, n. 74, p. 109 (apparemment sur les mots latins *sicut Christus ecclesiam, Éphés.* 5, 29), est spécifié : « *et* omis par Martin », ce qui paraît impliquer que *BA* aurait dû imprimer *sicut et Christus ecclesiam* (au demeurant leçon de la Vulgate), et en tout cas ne dit pas de quels témoins (manuscrits et/ou éditeurs) provient la particule ; n. 119, p. 130 : « *succedit* Martin » — *BA* imprime *succedet* : tiré d'où ? Même jeu, n. 121, p. 132 : « *uilescit*

Martin » — *BA* porte *uilescet* : sur quelles bases ? Un apparat critique, même « ultra-sélectif », mais à part, et rédigé dans les formes, aurait facilité les choses. « Texte corrigé » ? Voire. Car les fautes ne manquent pas. Passons sur le nombre en fin de compte élevé de virgules absentes, ou mal placées, ce qui heurte nos habitudes de ponctuation et entrave la lecture cursive ; plus gênants, les absences de majuscule pour plusieurs noms propres, les absences d'italique pour plusieurs citations bibliques, les graphies fautives du type **diximus ne* pour *diximusne* (I, vi, 6), les mots mal coupés en bout de ligne, les mots soudés entre eux, les lapsus (I, xiv, 13 : *moreretur*, pour l'évident *morereremur*, que donne MARTIN, et que traduit M. MOREAU ; II, xx, 31 : *carnem*, pour *canem* — tant dans S. Augustin on s'attend à rencontrer la « chair » plutôt qu'un « chien » !). Franchement inadmissible, surtout, en I, xl, 44, le monstre *enligendum*, horrible mélange de *en(im)* et *(di)ligendum*, qui recèle dans l'union contre nature de ses syllabes l'omission de plusieurs lignes (MARTIN p. 32, l. 4-10). Je tiens à la disposition des auteurs une liste plus complète.

La traduction (et les notes infrapaginales, mais non pas les complémentaires, ni non plus, ou peu s'en faut, l'introduction) prêterait à des pointilles analogues : au hasard, je relèverai l'oubli de la phrase latine *Ex quo intelligitur*, etc. (I, ii, 2)... Mais il vaut mieux, les périodes du *De doctrina christiana* étant souvent enchevêtrées, et leur pensée méandreuse, saluer la performance de la traductrice — encore que, dans ces quelque 180 pages, il y ait évidemment, parfois, matière à ergoter (par exemple, en I, xxxiv, 38 : *Et si noueramus Christum secundum carnem, sed iam non nouimus*, citation de 2 *Cor.* 5, 16, il convient, pour des raisons à la fois intrinsèques et d'adaptation au contexte, de comprendre : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, désormais nous ne le connaissons plus ainsi », et non pas « Si nous avions connu le Christ selon la chair ! mais désormais nous ne le connaissons plus »). Là aussi, je suis prêt à communiquer quelques suggestions.

On doit remercier l'Institut d'Études Augustiniennes pour ce très utile instrument. Sans doute ledit instrument n'a-t-il pas développé au même niveau toutes les fonctions qu'on était en droit d'attendre de lui. Et puis, pourquoi faut-il que les conditions actuelles de réalisation des livres, censées apporter plus de sécurité dans l'élimination des bourdons et coquilles, entraînent (car aujourd'hui peut-être on se fie trop à la machine, et on finit par travailler dans l'urgence — un comble pour un projet par ailleurs si lentement mûri...) tant d'erreurs matérielles ? À cet égard, souhaitons que l'intérêt même de cette édition fasse que le premier tirage en soit bientôt épuisé, et laisse la place à un second, plus correct.

Paul MATTEI.

Éditions diverses.

PETRONII ARBITRI, *Satyricon* recognouerunt et emendauerunt Ioannes Carolus GIARDINA, Rita CUCCIOLI MELLONI (Corpus scriptorum Latinorum Paravianum) : Turin, Paravia, 1995, 194 pages.

La tradition manuscrite de ce qui survit de Pétrone est telle que le texte n'a pu être rendu lisible et crédible que par une longue accumulation de travaux philologiques, de corrections et de conjectures, surtout pour les parties autres que la *Cena*. Le travail d'un éditeur, aujourd'hui, consiste pour l'essentiel à choisir entre les conjectures de son prédécesseur. G. C. GIARDINA et R. CUCCIOLI ont procuré une édition de Pétrone extrêmement consciencieuse, sans doute la meilleure qui ait été donnée jusqu'ici. Le texte est établi avec tout le soin désirable ; l'apparat